

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

**Rapports du général Mieroslawski sur la campagne de
Bade**

Mieroslawski, Ludwik

Bern, 1849

Huitième Bulletin de l'armée de Bade et du Palatinat

urn:nbn:de:bsz:31-14358

HUITIÈME BULLETIN

de l'armée de Bade et du Palatinat.

Offenburg, 1 Juillet 1849.

Sur les avis que nous reçumes au sujet de la déroute de notre droite, voici à quoi nous nous arrê-
tâmes, après une conférence entre moi, l'adjutant-général et le ministre de la guerre. L'adjutant-général irait immédiatement rallier la division Mercy que nous supposions reculée jusqu'à Oos, et la ramènerait par Baden sur Gernsbach. Dans le cas où le corps de Peucker aurait déjà occupé ce passage d'une manière inexpugnable, notre division prendrait une position de résistance à Ebersteinburg, au nœud des routes de Rothenfels et Gernsbach, couvrant la vallée centrale de Bade-Baden. Je dictai une instruction détaillée à ce sujet au major Beust, chargé de diriger les mouvements des milices du Palatinat qui faisaient partie de cette division. En même temps, la division Oborski devait être contenue dans sa retraite et ralliée à Oos, comme corps de réserve. Je restai moi même sur la Murg, pour reculer toutes nos défenses sur la rivière même, puis rétablir la division Oborski à Kuppenheim, aussitôt qu'elle se serait reformée à Oos.

En conséquence, je fis rentrer dans la place tous les trois bataillons du 3^{me} régiment de ligne. Ce régiment et deux bataillons de Volkswehr devaient suffire au service de Rastadt. Je nommai gouverneur de la forteresse, le lieutenant-colonel Frei; commandant de l'artillerie de place, le major Heilig; directeur du génie, le major Wilde; commandant des troupes de la garnison, le lieut.-col. Bielefeld; inspecteur du matériel, le major Hanneke. Ceci fait, je réunis toutes les troupes inutiles dans la place et je les conduisis à Kuppenheim, afin de manœuvrer librement de près et à droite de Rastadt, et d'en empêcher ainsi l'investissement. Je formai au colonel Becker une forte division, soutenue par 15 pièces de canon, derrière la tête de pont et les digues de Kuppenheim. Toutes ces dispositions étant achevées à dix heures du matin, je courus à Oos, pour amener encore au secours de Becker la réserve dont j'avais ordonné le ralliement en cet endroit. Mais en chemin, j'aperçus déjà avec indignation, que le 1^{er} régiment de ligne que j'avais dirigé sur Kuppenheim, fuyait vers Oos. J'espérais du moins l'arrêter à Oos même, et le ramener sur la Murg avec la division Oborski; or à Oos, je ne trouvai plus trace d'armée. Tout avait fui la nuit même, les uns en wagons les autres en voitures, jusqu'à Bühl et Achern. Je ne trouvai à Oos qu'une batterie d'artillerie abandonnée de ses soutiens. Bien résolu néanmoins de porter un secours quelconque à Becker, dont j'entendais la canonnade à Kuppenheim, j'envoyai des officiers dans tous les sens, pour retenir les troupes dispersées et les concentrer à Oos; mais avant que cela pût être même entrepris, la division Becker avait déjà abandonné sa position et nous arrivait en pleine déroute, deux escadrons de dragons en tête. Ordres, menaces, remontrances, rien ne put l'arrêter sous Oos; car pour

éviter jusqu'au moindre retard dans sa fuite, la majeure partie des fuyards avait pris sa course à droite par les terrassements du chemin de fer, et me dévança de beaucoup à Bühl. Il ne resta auprès de moi que la compagnie polonaise, une batterie d'artillerie et un détachement de dragons; mais ce dernier finit bientôt par s'enfuir après les autres, malgré tous les efforts que nous tentâmes pour le retenir.

D'une autre part, la tâche de l'adjutant-général vers Baden n'avait pu réussir, à cause de la retraite encore plus antérieure des troupes du lieutenant-colonel Mercy. C'est à peine si l'on était parvenu à pousser quelques cents miliciens de Becker dans les montagnes, non plus pour interdire l'entrée de Baden au corps de Peucker, mais afin d'empêcher sa marche trop rapide sur Oos. L'ordre que j'envoyai d'Oos à cette poignée de braves gens, de tenir jusqu'à la dernière extrémité dans la vallée de ce nom, est le seul qui ait été exécuté pendant les deux derniers jours de mon commandement. Sans cette résistance, que je signale à l'admiration du pays, nous étions coupés avec l'état-major, les bagages de l'armée et la plus grande partie de l'artillerie de réserve. La prise d'une pièce de canon aux Mecklembourgeois par ce détachement, après une lutte de trois heures contre toute l'avant-garde de Peucker, qui débouchait sur le flanc de notre retraite, prouve ce dont nous étions encore capables, si une panique fatale n'avait pas rendu toute l'armée sourde à mes dispositions. Grâce à ce vaillant fait d'armes, nous atteignîmes Bühl sans aucune perte sérieuse et nous y prîmes position avec la compagnie polonaise, un bataillon du Palatinat qui venait de couvrir notre marche, et quelques autres détachements amenés par l'adjutant-général.

Dans la nuit nous continuâmes notre retraite sur

Achern, où nous espérions tenir; mais cet endroit était déjà évacué par les troupes; il n'y avait plus que de l'artillerie abandonnée. Il nous fallut donc suivre le lendemain la débâcle générale jusqu'à Offenbourg, où s'accomplit la décomposition définitive de l'armée, au mépris de tous nos efforts, de tous nos appels, de notre profond mais infructueux désespoir.

Au point de vue historique, il se trouvera sans doute une explication très simple à ce désastreux phénomène. Aussi bien, en jetant un coup d'œil sur cette longue et étroite demi-vallée qui constitue le pays de Bade, l'on comprend l'alarme perpétuelle du soldat, qui quelque courage qu'il déployât pour repousser les attaques de front, n'en était que d'autant plus menacé sur ses flancs et ses revers par un ennemi non seulement s'il le voulait dix fois supérieur en nombre, mais manœuvrant encore à l'abri d'un pays inabordable pour nous. Que l'on ajoute à cela la contre-révolution donnant partout la main aux coalisés, les fatigues, les désenchantements, les méfiances d'une guerre sans issue, et l'on comprendra de suite comment une armée si vaillante dans la chaleur du combat, comment une armée qui ne s'est laissé prendre ni un canon ni un drapeau sur les champs de bataille, s'est pourtant débandée toute entière en une seule nuit, oubliant derrière soi son artillerie, ses chefs et sa dernière forteresse. L'on ne peut s'étonner en un mot qu'une troupe de 13,000 hommes, dont la moitié de milices, après s'être épuisée de valeur dans une mêlée écrasante contre 60,000 coalisés, ait renoncé finalement à se charger seule des devoirs de l'Allemagne républicaine toute entière; mais pour moi, qui n'ai pas été appelé par l'Allemagne républicaine pour faire de l'histoire, mais la guerre, il est résulté de cette dissolution imprévue de tout instrument de guerre, l'obligation de déposer

un commandement désormais sans objet et sans réalité. Ce sacrifice du plus glorieux pouvoir qu'ait pu me confier la démocratie militante d'Outre-Rhin, je le fais néanmoins sans amertume, sans récriminations, oubliant toutes les perfidies de la réaction, tous les chagrins de notre défaite momentanée, pour ne me rappeler que la joie de nos éclatantes journées de bataille.

Le Général en chef,

LOUIS MIEROSLAWSKI.